Catherine Nesci, *Le flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique*

Laura Colombo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/7958>

DOI : 10.4000/studifrancesi.7958

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 407-408

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Laura Colombo, « Catherine Nesci, *Le flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique* », *Studi Francesi* [En ligne], 158 (LIII | II) | 2009, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 12 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/7958> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.7958>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Catherine Nesci, *Le flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique*

Laura Colombo

RÉFÉRENCE

CATHERINE NESCI, *Le flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique*, Grenoble, Ellug, 2007, pp. 434.

- 1 Un livre rare – et on va s'expliquer sur cette épithète – que celui-ci, qui prend en compte écrivains et écrivaines, au dix-neuvième siècle, sur un thème fascinant, avec rigueur et originalité. Le thème, c'est la flânerie, pratique «dix-neuviémiste» et parisienne s'il en est, qui déchiffre le monde et surtout la ville à l'époque qui inaugure la modernité. La nouveauté, c'est la mixité de l'approche, qui dépasse «le stéréotype de l'homme sujet et de la femme objet» – d'analyse et d'écriture – comme le relève Priscilla Parkhurst Ferguson dans sa préface, qu'elle intitule justement *Flâneries insolites*. A partir des théorisations de Walter Benjamin autant que d'une abondante moisson de textes, littéraires, critiques ou documentaires, tel le premier «prétexte» de *L'éducation féministe des filles* de Madeleine Pelletier, de 1914, l'auteur dresse un portrait fascinant de la pénétration de l'espace, urbain autant que littéraire, de la part de la femme. La figure du flâneur, et sa féminisation, permet ainsi de rendre compte d'une «archéologie sexuée de la modernité littéraire et esthétique» (p. 19). Et voilà alors défiler, proprement, la littérature panoramique de la première moitié du siècle, visant à donner une visibilité aux signes de la ville, par les avatars multiples d'Asmodée, diable boiteux qui découvrait les toits, et qui se fait arpenteur de rues, notamment chez Jules Janin, pour mieux contribuer à l'histoire des mœurs et à la textualisation des contrastes romantiques entre «geste panoptique de description du réel» et «force de l'excès» (p. 92). La figure de Baudelaire, peintre de la vie moderne, surplombe dans maints endroits l'analyse, qui dessine ainsi «l'hypocrite flâneur, mon semblable, mon

frère», et sa voyance des femmes, passantes, grisettes, prostituées et plus rarement femmes respectables, et déjà une différence se fait jour: «acheteuses ou vendeuses, les femmes sont fondamentalement liées à la marchandise, tandis que les hommes observent et se détachent» (p. 67). De cette «référence érotisée des types féminins» on passe à la flânerie visionnaire et ardente des personnages de «Balzac», pivots d'une analyse subtile qui de la *Physiologie du mariage* conduit le lecteur à *Ferragus* et à *La fille aux yeux d'or*. «La ville féminisée est un texte à déchiffrer» (p. 117) et vient dessiner une image dialectique de la femme, dont la représentation «inscrit une véritable pensée de la différence des sexes chez Balzac», un questionnement «sur la division sexuée et complémentaire des rôles sociaux» (p. 166): «interdites de séjour dans la cité, la passante et l'ouvrière incarnent toutefois la rêverie vagabonde du flâneur, figurant la projection fantasmagorique et insaisissable de toutes les ambivalences» (p. 167), entre idéalisation et abjection, à savoir, l'hybridation des types propre de la modernité.

- 2 Portraitiste de la femme auteur, Balzac était entouré d'écrivaines dont la première était Delphine de Girardin, femme de son patron à *La Presse*, poète, romancière et journaliste, dont l'écriture parodique est étudiée ici, par le biais tout d'abord de ses romans «fantastiques», proposant un bon usage des talismans. Dans *Le Lorgnon*, Delphine ressuscite le fantasme d'Asmodée, doté toutefois d'un instrument optique, pour en mimer les modes d'observation de l'espace intérieur. Servant à pénétrer les secrets les plus intimes, le lorgnon passera du mari à l'épouse, signalant «une mobilité, certes limitée, du regard et de l'observation partagée entre les deux sexes» (p. 182). «Réécriture pragmatique et moderne du conte de fées» (p. 183), avec «tous les procédés du récit parodique» (p. 186), où l'auteur pastiche Balzac et se joue d'elle-même, *La canne de M. de Balzac* fait l'objet ici d'une analyse pénétrante. Est ainsi mis en évidence le palimpseste de significations, qui vise également «l'invention d'une nouvelle langue pour la femme écrivain, qui se veut témoin de son temps et renonce à la langue poétique pour représenter le monde moderne». Et ce sera à travers le truchement du Vicomte de Launay que cette langue se fera jour, dans les feuilletons des *Chroniques Parisiennes*, promenades causeuses qui construisent «un mode d'intelligibilité du présent de la ville» (p. 197) par le biais de l'humour, de la déconstruction parfois «insolente» des conventions mondaines, du bon usage du corps féminin et des «chiffons» de la mode comme métaphores de déchiffrement social.
- 3 L'époque, on le sait, requiert de la part des femmes auteurs de savantes «techniques de camouflage», pseudonymes autant que travestissements vestimentaires, «qui leur permettent d'adopter le rôle de flâneur et d'observer l'espace urbain» (p. 172), avec le même anonymat des hommes. Et voilà George Sand qui dans *L'histoire de ma vie* explique les secrets et les bienfaits de son travesti d'étudiant parisien lui permettant une ouverture plus libre sur la ville. Et qui dans ses romans, comme *André* et notamment *Horace*, étudie, avec les yeux ouverts par Hugo et le prisme de sa propre poétique, splendeurs et misères des flâneuses, grisettes ou de la vie de bohème, en défendant «une écriture éthique» qui «dit le mal» mais «prophétise le triomphe de la justice» (p. 319).
- 4 C'est bien ce que fait aussi Flora Tristan «voyageuse consciencieuse» et errante internationale qui unit sa propre perception de paria à l'enquête sur le «métissage», le «refoulé racial» (p. 370) et l'«altérité dédoublée» (p. 334) des femmes en migration, faisant interagir privé et public. Son écriture de l'errance, espace «d'individuation et d'affirmation de la subjectivité» (p. 389), propose aussi «un nouveau mode

d'investigation sociologique» de l'inaudible des femmes, ayant comme «point d'aboutissement» une parousie, une rédemption qui permette, par la femme, la sortie de «l'état d'exode et d'oppression» (p. 390).

- 5 Fine critique balzacienne et sandienne, éditeur de numéro spéciaux de revues sur Delphine de Girardin et Flora Tristan, Catherine Nesci a donc réuni ses sujets de prédilection pour montrer le rôle de la femme dans «l'invention d'une culture urbaine de la flânerie» (p. 400). Un volume rare, on le disait, et nécessaire, pour sa «mix-cité» (p. 242), par sa reconnaissance de l'apport de la réflexion morale et esthétique de l'un et de l'autre *gender* dans l'histoire de la modernité culturelle. Le mérite de cette approche est justement la prise en compte, à un niveau paritaire, sans distinctions taxinomiques ni l'exclusivité des *gender studies*, des différents écrivains qui habitent le champ littéraire au XIX^e siècle, dans un «essai remarquable» et «interdisciplinaire», «entreprise de littéraire, d'historienne, de sociologue – et de critique féministe» (p. 11), comme le dit encore la préfacière, qui révisé le canon par une «promenade» littéraire passionnante et féconde en suggestions.